

LE RÉSILIENT, UN NOUVEAU SUJET ?

Jean-Luc Cacciali

La notion de résilience est déjà ancienne. Elle est surtout apparue aux États-Unis. Elle est étroitement liée à la psychologie positive, dont le fondateur est le psychologue Martin Seligman. En français, il y a le terme de résiliation, qui est proche de résilience. Les deux mots ont la même racine latine. Le terme de résiliation en descend davantage en ligne directe, alors que le mot résilience passe par un mot anglais et le choix du terme anglais impose avec lui la tradition anglo-saxonne ; c'est l'effet du signifiant. Ce choix n'est certainement pas dû au hasard. C'est l'intelligence de la langue.

Le terme a fait la une cette semaine avec l'annonce par la secrétaire d'Etat à l'aide aux victimes, Juliette Méadel, de la création d'un centre de résilience pour les victimes d'attentat. Ce sera un lieu d'accueil avec des psychologues formés et des pédopsychiatres formés aux psychos traumatismes, « parce que ce serait grave de ne pas aider un enfant qui a vu un attentat, puisque les séquelles risquent d'être considérables pour la suite de son existence ». Elle souhaite également créer une réserve volontaire citoyenne à l'image de ce qui se fait en Israël. Ce sont des bénévoles qui interviennent au moment des attentats, mais aussi à distance.

Serge Tisseron, qui a écrit le *Que Sais-je* sur la résilience, la conçoit non seulement comme une réponse individuelle mais aussi comme une réponse collective pour résister à la terreur. Il propose donc de la concevoir comme un système résilient dont le développement doit impliquer tous les acteurs avant les catastrophes.

Martin Seligman, qui a développé le terme aux États-Unis, a dirigé un programme pour l'armée américaine, un programme de conditionnement physique du soldat. L'armée américaine a investi beaucoup d'argent et nous savons que la psychiatrie militaire est très au fait des questions concernant le traumatisme, et elle a considéré que le programme ne donnait que peu de résultat.

Cela n'empêche pas que le terme continue de trouver un fort écho non seulement dans le champ du traumatisme mais bien au-delà dans le discours courant lui-même. Lors de sa dernière conférence de presse, le Président des États-Unis¹, à qui était posée la question de la réaction de ses filles à l'élection de Donald Trump, a répondu que c'était vraiment intéressant de voir comment Malia et Sasha ont réagi : « Elles ont été déçues parce qu'elles ont écouté ce que leur mère a dit pendant la campagne, qui était cohérent avec ce que nous leur avons enseigné, mais ce que nous avons aussi essayé de leur enseigner est la résilience, l'espoir et que la seule chose que l'on peut qualifier de fin du monde est la fin du monde. ». Un autre Président, le nôtre cette fois-ci, est le résilient de l'Elysée.

Notre ami Étienne Oldenhove a eu la gentillesse de m'envoyer un texte, qui parlait d'une exposition de peinture, qui a lieu actuellement dans une galerie d'art à Bruxelles. Le titre de l'article est : Résilience, l'art contemporain sans cliché. L'article commence en disant que le thème choisi par la galerie est incontestablement dans l'air du temps et le mot résilience, *resilire* en latin, est chargé de résonances psycho-affectives et d'émotions mais pour que le mot puisse rebondir et que tout ce qui s'y rattache ne devienne pas un cliché, « L'art vient à point nommé ; l'art qui est forcément résilience dans certains cas plus que d'autres », nous dit l'exposition, qui privilégie une dizaine d'artistes contemporains engagés peu ou prou dans la réparation d'un vécu douloureux, proche ou lointain, personnel ou sociétal.

Nous allons, nous aussi, essayer de faire que le terme ou tout ce qui s'y rattache ne devienne pas un cliché bien que le terme soit utilisé dans tous les domaines. Les déclinaisons sont aujourd'hui sociales, politiques, ou même comme nous l'avons vu, artistiques. Il est difficile dans toutes ces déclinaisons de se faire une idée de ce que recouvre le terme, d'autant plus que nous savons que chaque fois qu'un terme qui se veut un concept, circule dans le champ social, il peut changer de contenu et de fonction et

1. Nldr : Barak Obama, au moment de la rédaction de ce texte.

même servir à justifier des idéologies, même si cela n'était pas sa vocation au départ.

A notre époque, où l'instabilité des coordonnées symboliques fragilise les coordonnées narcissiques elles-mêmes et où en même temps aussi, de ce fait, le narcissisme est encouragé, nous pourrions nous demander s'il y a quelque chose dans cette notion de résilience, qui relève du narcissisme et même qui la situerait dans une clinique contemporaine où le narcissisme est privilégié, mais avec du coup, dans le même mouvement, le risque de créer ou d'encourager cette clinique. C'est sur cette arête que je vais situer mon propos.

Boris Cyrulnik en 2006 a codirigé un livre avec Philippe Duval, psychologue, dont le titre est : *Psychanalyse et résilience*². Dans ce livre, ils ont invité des psychanalystes à écrire sur cette question.

Dans le quatrième de couverture, il écrit que la résilience est rendue possible par l'attachement. Et il élabore une théorie de l'attachement, qui se fonde sur l'éthologie animale, ce qui a bien sûr l'intérêt de permettre une observation expérimentale.

Il poursuit en écrivant que la psychanalyse sait décrire les défenses et en faire une psychothérapie. Elle est donc adaptative, alors que l'attachement, c'est expliquer comment affronter le fracas et devenir résilient. La résilience est un processus qui peut se définir en considérant que le sujet qui a été traumatisé parvient, non pas à poursuivre son développement, mais parvient à reprendre un autre type de développement. C'est cet autre type de développement, que l'on appelle résilience.

Pour en rendre compte, il cherche donc à élaborer une théorie de l'éthologie de l'attachement et la résilience serait le dernier chapitre de l'attachement.

Il se réfère bien sûr aux travaux des psychanalystes anglais et il évoque aussi tous les débats auxquels cela a donné lieu chez les psychanalystes. Il évoque également la participation de Lacan au congrès de psychiatrie animale qui s'est déroulé à Bonneval avec Henri Ey, puis il évoque le stade du miroir. Il évoque aussi les épinoches et la fixation narcissique de l'image et que le comportement sexuel chez les animaux est totalement soumis à l'imaginaire.

2. Cyrulnik (B.), Duval (Ph.), *Psychanalyse et résilience*, Paris, Odile Jacob, 2006.

Il évoque donc ce moment de Lacan, mais sans donner de poids à l'imaginaire distinct du symbolique. Il ne distingue pas rigoureusement le réel, le symbolique et l'imaginaire.

Pour lui, il y a deux savoirs : celui de la psychanalyse qui peut permettre une adaptation et celui de l'attachement qui s'élabore à partir de l'éthologie animale, mais sans prendre en compte que l'éthologie animale est hors langage. Et il en déduit un peu rapidement que depuis les apports de l'éthologie on n'entend plus parler les psychanalystes de horde primitive ou d'hérédité phylogénétique des phénomènes. La pulsion de mort est agonisante et le stade du miroir est devenu une ontogenèse qui dure tant que la vie dure.

L'attachement se caractérise par l'acquisition de schémas, schémas d'attachement qui vont s'inscrire sous forme de traces dans la mémoire ; traces qui s'inscrivent au niveau du corps et de la sensorialité ; une mémoire pré-historique qui n'a pas besoin du refoulement pour empêcher les souvenirs. Ces évocations ne sont pas interdites de venir à la conscience puisqu'en fait cela n'est pas possible. Les inscriptions ne sont pas de l'ordre de la lettre et de la jouissance, ce ne sont pas des écritures. Ce sera donc l'observation expérimentale qui permettra de s'en faire une idée et la neurobiologie qui permettra d'en rendre compte.

Il donne un exemple de résilience, mais même s'il évoque la rencontre signifiante, l'enjeu est surtout celui de privilégier de l'éthologie animale, c'est-à-dire le champ de l'imaginaire.

La séparation d'un enfant de son parent maltraitant est un facteur de protection mais qui souvent plus tard altérera la résilience en devenant un des poisons de l'existence. Les enfants maltraités s'adaptent à la violence d'un proche en parvenant à acquérir un style d'attachement insécure. Cette distance affective leur permet d'être moins maltraités en analysant et en percevant de plus loin les signaux agressifs émis par le parent maltraitant. Cette adaptation défensive les protège dans l'immédiat mais altère leurs futures relations.

On ne pourra parler de résilience que si, dans un autre milieu ou plus tard avec ce parent changé, ils parviennent à acquérir un style d'attachement moins dépendant des signaux de l'agresseur.

C'est pourquoi les enfants maltraités s'attachent quand même à leur parent et apprennent à aimer ailleurs si une autre rencontre signifiante les étaye ou

si une élaboration se fait avec un psychothérapeute qui se propose comme un tuteur de résilience.

Je vais maintenant évoquer rapidement le cas d'une jeune femme en analyse qui a été victime d'un attentat au Bataclan. Cette jeune femme assistait au concert avec quelques amis quand les tirs ont commencé. Un mouvement de foule les a immédiatement poussés en avant. L'un de ses amis, rugbyman grand et costaud, a résisté, a reçu une balle avant de tomber lui-aussi. Elle n'était pas blessée, mais était prise d'une angoisse paroxystique parce sa tête était coincée dans une mauvaise position.

Elle avait le désir de sortir, non de se cacher et aussi celui de ne pas bouger, de rester protégée par les autres corps. Et puis, ils se sont levés, sont sortis avec difficulté. Une fois dehors, il y avait encore des tirs. Elle est allée vers la première porte éclairée. C'était celle de la résidence étudiante, où elle a pu se réfugier.

Quand elle est venue en séance, elle a raconté les faits, ce qu'elle avait déjà beaucoup fait et a parlé de la chute avec la grande angoisse pour sa tête. Elle avait encore des douleurs cervicales. Je lui ai alors mis la main sur le front, elle parlait assez tranquillement et à ma grande surprise a explosé en sanglots. Cette séance a sans doute eu un effet cathartique et peut-être de déplacer la fixité de l'image.

Plus tard, elle pourra dire que la seule image qu'il lui restait, c'était le mouvement. Elle se souvient qu'elle s'est levée, a marché, est sortie dehors, sans penser à ce qui se passait mais que dehors elle a eu la certitude qu'elle allait s'en sortir.

Et puis, lors d'une séance, elle se plaint d'avoir accepté deux petites choses de plus dans son travail, elle est architecte. Elle pense qu'elle aurait dû refuser. Elle regrette de ne pas pouvoir s'arrêter.

Et il lui vient cette phrase : « Si tu refuses d'avancer, c'est la mort. » Elle est très surprise de s'entendre dire cela. Ceci va sans doute permettre de ne pas rester fixer à cette image qui lui reste, celle du mouvement, mais de l'entendre cette fois-ci de façon signifiante et non plus seulement comme une image fixe.

Le traumatisme comme le fantasme doit être décomposé dans les éléments qui le constituent.

L'après-coup du traumatisme est le fonctionnement même du signifiant.

Pour que la phrase prenne un sens, il faut qu'il y ait un point final. Le sens ne se dégage que par rétroaction.

Privilégier l'attachement dans le processus de résilience qui se fonde sur l'éthologie animale, risque d'encourager un type de réponse au traumatisme qui sera de l'ordre de l'imaginaire, c'est à dire davantage de l'ordre de l'image que du signifiant.

Beaucoup s'émerveillent des possibilités de comportement de certains animaux très proches de celui des hommes, comme si la limite entre les deux devenait floue. Or, il y a une distinction radicale entre l'homme et l'animal, ce sont celles de la parole et du langage. La limite n'est pas floue du tout.

Et puis dans la résilience il y a quelque chose de l'ordre du renaître dans la souffrance.

Il y a un livre de Boris Cyrulnik, qui s'intitule : *Merveilleux malheur*³. Il utilise souvent le terme de triomphe ; celui d'un triomphe dans un champ de malheur. La vie et l'esprit peuvent triompher dans la mort, mais ce n'est pas dans le sens où la pulsion de mort et la pulsion de vie sont structurales et peuvent se manifester aussi bien au niveau collectif qu'au niveau individuel. Le sujet pourrait triompher en s'appuyant sur ses propres ressources subjectives.

Si la réponse au traumatisme, qui est encouragée, est de l'ordre de l'imaginaire, Boris Cyrulnik insiste par exemple sur l'identité des significations imaginaires au héros, nous ne serons pas étonnés alors que ce qui sera sollicité ce sont des notions comme l'estime, la confiance en soi que proposent les supermarchés du développement personnel ; encourageant ainsi le développement d'un individu que Christopher Lasch appelait un individu narcissique. Ceci revient à penser qu'un sujet pourrait s'auto-fonder, un sujet dont la cause serait lui-même et pas le signifiant qu'il refend.

Je crois que c'est un point que nous pouvons facilement retrouver aujourd'hui.

J'ai proposé comme titre, *Le résilient, un nouveau sujet*, car le déplacement de la notion de processus de résilience, tel que le propose Boris Cyrulnik, à un sujet résilient peut permettre d'entrevoir les conséquences cliniques que peuvent avoir la véritable prévalence de cette notion de résilience. Ces dernières années, il y avait une figure subjective qui prévalait, c'était celle de

3. Cyrulnik, B. (1999). *Merveilleux malheur*. Odile Jacob, Paris.

la victime. Tout le monde était devenu victime, chacun avait son trauma et pouvait en demander réparation.

La figure subjective de la résilience semble lui avoir succédé. Elle a l'intérêt d'être moins passive car source d'espoir. Barak Obama cherche à enseigner à ses filles la résilience et l'espoir.

Il ne s'agit bien sûr pas d'un sujet résilient mais d'une représentation moïque et qui a du coup l'inconvénient de privilégier le moi idéal.

Et le passage du terme dans la culture et son omniprésence en font une image idéalisée et médiatisée, à laquelle dorénavant le sujet sera confronté. Et cette représentation pourra facilement prendre une valeur narcissique, puisqu'elle sera confirmée par l'autre social qui encourage et valorise la résilience.

Dans son séminaire, La logique du fantasme, Lacan distingue la jouissance phallique et la jouissance narcissique. La jouissance narcissique étant la jouissance de l'unité, même illusoire, de l'image du corps. La jouissance d'être un. Le sujet cherche toujours à ne pas être divisé, à être un. Cette image idéalisée et médiatisée lui en permet la réalisation.

Avec le narcissisme, la fonction phallique et le désir seront situés au niveau de l'être. Et pour reprendre certains termes de l'argument, le moi va pouvoir correspondre à l'être.

J'avais évoqué le fait qu'aujourd'hui, il pouvait y avoir une perversion de l'être.

Si l'idéalisation et la sublimation l'emportent avec elles, la résilience en crée la possibilité.

A Fès, Charles Melman parlait d'un nouveau narcissisme, celui de l'identité souveraine.

Être résilient peut facilement en faire partie.

Aujourd'hui, il est habituel de déplorer le manque de récit. La difficulté sera que les histoires de vie peuvent facilement circuler dans le discours social de façon idéologique pour illustrer des leçons de morale ou des visions du monde, même sous couvert de triomphe de la vie.

S'il y a une invention, cela risque de ne pas être au titre du sinthome, mais davantage celle d'un sujet guidé par cette image idéalisée et médiatisée. Ceci pourra alors être source de difficultés, car pour le sujet la fonction signifiante est constituante, mais si son assise est transformée par l'importance accordée au narcissisme, nous aurons affaire à un sujet, qui dans la

rencontre du réel traumatique, mais pas seulement, ne sera plus qu'un sujet blessé à réparer. Un sujet porteur d'un vécu douloureux, proche ou lointain, personnel ou sociétal à réparer.